

Parler chinois, à Paris, au début du XVIII^e siècle

Danielle Elisseeff

Arcade Hoang ; Jean-Paul Bignon ; langue chinoise ; Nicolas Fréret ; Arthus de Lionne

Sous le règne de Louis XIV, deux sujets de l'empereur de Chine se présentent à Paris : d'abord le lettré Shen Fuzong 沈福宗 (1657-1692) qui commence (1684-1685) à identifier les livres chinois conservés dans la Bibliothèque royale, puis Arcade Hoang (1679-1716), un jeune chrétien amené en Europe par Arthus de Lionne, des Missions étrangères de Paris. Après un séjour à Rome, Arcade Hoang se fixe à Paris où l'abbé Jean-Paul Bignon le recrute comme interprète du Roi, lui confiant la tâche de cataloguer les livres chinois de la Bibliothèque royale et le chargeant également de composer un dictionnaire de la langue chinoise. Il lui assigne enfin la tâche d'enseigner sa langue maternelle à deux jeunes pensionnés de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Nicolas Fréret et Etienne Fourmont. Malgré la mort trop tôt survenue d'Arcade, Fréret en tirera une analyse originale des langues non-européennes et non-méditerranéennes, portant en germes la naissance de la linguistique.

Les progrès de la navigation ouvrant aux Occidentaux, à partir du XV^e siècle, l'accès à tous les océans, chaque pays se lance à son tour dans le sillage tracé par les Portugais, les Hollandais et les Britanniques. Placés en grande difficulté par les guerres civiles qui les firent si souvent s'entredéchirer (les différentes vagues des guerres de religion, puis la Fronde), les sujets du roi de France furent en la matière les bons derniers (malgré des débuts prometteurs, notamment au « Nouveau monde », au XVI^e puis dans le premier tiers du XVII^e siècle). En revanche, à partir des années 1660, Louis XIV, dont le pouvoir est enfin consolidé, regarde à son tour vers des horizons très lointains, tant pour des raisons religieuses (favoriser la prédication du christianisme) que politiques (développer d'éventuelles alliances ; échapper à la domination portugaise sur les mers et dans les comptoirs de tous les continents) et bien sûr par intérêt économique (s'approvisionner en matières et objets rares). Comme chacun sait, les jésuites puis les prêtres des Missions étrangères de Paris empruntent alors régulièrement les routes de l'Asie et particulièrement le chemin du pays à cette époque le plus puissant du monde, l'empire chinois ; les voyages en sens inversé sont en revanche beaucoup plus rares (notamment parce que l'Empire des Qing contrôle strictement la circulation de ses ressortissants). Néanmoins quelques personnages au destin original font parfois le périple et au moins deux passent par Paris : le premier fut le lettré Shen Fuzong 沈福宗 (1657-1692) qui travailla un peu plus d'un an à Paris (1684-1685), identifiant les livres chinois conservés dans la Bibliothèque royale avant de rejoindre Thomas Hyde

(1636-1702) à Oxford. Le second fut « Huang Jialüe 黄嘉略 » (1679-1716 ; son nom de naissance, avant sa conversion, était Huang Risheng 黄日升 ; puis il est devenu Arcade Hoang pour les Français).

Ce jeune Chinois chrétien du Fujian (où le christianisme connaissait alors un certain succès) est amené à Rome par Artus de Lionne (1655-1713, vicaire apostolique des Missions étrangères de Paris), afin d'y être instruit avant de retourner en Chine où la communauté des pères a pour politique de former un clergé autochtone. Mais, après plusieurs années passées à suivre l'enseignement reçu au séminaire et constatant que la vocation ne lui vient pas, Arcade, malgré les vœux de son protecteur, refuse de devenir prêtre. Or le renvoyer dans son pays serait très coûteux (les MEP devraient payer le voyage à la compagnie de navigation qui le prendrait à bord) et hasardeux (sans même parler des dangers du passage, nul n'est jamais sûr des réactions de l'empereur Kangxi qui dirige alors l'Empire des Qing) ; Arthus de Lionne décide donc de ramener son protégé à Paris, au siège des MEP. Une dizaine d'années plus tard, ce dernier en sort pour épouser une Parisienne et s'installer avec elle dans un logement indépendant, d'abord rue Guénégaud, puis rue des Canettes.

Cette nouvelle vie lui a été rendue possible grâce à l'appui de l'abbé Jean-Paul Bignon (1662-1743), célèbre membre de l'Académie française et futur Bibliothécaire du roi. Apprenant la présence du jeune homme, Bignon y voit en effet une occasion rare, à ne pas manquer : il le recrute au service de la Bibliothèque royale (en cours d'ouverture au public depuis quelques décennies, ce qui implique la rédaction de catalogues rationnels), lui procurant à la fois un statut, un salaire (l'abbé Bignon ne cesse de se battre pour faire obtenir à son nouveau subordonné une pension décente dont le versement est pour le moins irrégulier !). Voici donc Arcade interprète du roi, bibliothécaire pour les ouvrages chinois, en charge de la rédaction d'un grand dictionnaire (traduction ou transposition du *Zihui* 字彙 [de Mei Yingzuo 梅膺祚], paru en 1615 et que les pères possèdent aux MEP) ; il doit aussi concevoir et réaliser une sorte d'encyclopédie consacrée à l'Empire chinois.

Certes, il y avait beau temps que la réflexion et les recherches sur les différentes langues du monde faisaient l'objet de débats et de publications en Europe. Les bibliophiles avaient déjà pu découvrir (ou croire découvrir) des « caractères chinois » plus ou moins authentiques dans différentes publications, comme le *Thrésor des langues de cest univers, contenant les origines, beautés, perfections, décadences, mutations, changements, conversions et ruines des langues, hébraïque, ..., chinoise, ... les langues des animaux & oiseaux*, de Claude Duret (1570 ? - 1611), publié en 1613 ; ou encore la *China illustrata* (Amsterdam, 1667) d'Athanase Kircher (1602-1680) ; mais les sinogrammes présentés dans ce dernier ouvrage sont complètement fantaisistes, pour une raison bien particulière : l'auteur (qui, sur ce point, fera longtemps école) est persuadé que leur origine se trouve dans les hiéroglyphes égyptiens.

Il demeure ainsi difficile, pour un érudit européen de l'époque, d'en savoir plus : vingt ans plus tard, lorsqu'on publie à Paris (en 1687) le célèbre *Confucius Sinarum philosophus, sive scientia sinensis latine exposita* (l'ouvrage qui va lancer et tant marquer les batailles philosophiques qui aboutiront à la pensée des Lumières), il s'agit seulement d'une traduction latine, sans aucun caractère – sinon ceux qui se trouvent sur le frontispice, représentant Confucius dans une superbe bibliothèque.

La démarche de l'abbé Bignon est donc d'une grande utilité ; il s'efforce de faire connaître son protégé, attirant vers lui la meilleure société parisienne. Il convoque également deux jeunes « pensionnés » de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : Nicolas Fréret (1688-1749) ainsi qu'Étienne Fourmont (1683-1745) auxquels il intime l'ordre d'apprendre cette langue que nul n'a jamais entendu parler en France.

C'est au cours de cette collaboration (malheureusement trop tôt interrompue par la mort d'Arcade) que Nicolas Fréret, découvrant et analysant le rôle des radicaux – ces parties graphiques identiques que l'on retrouve dans un certain nombre de caractères et permettent de les classer sous une même « clé » - perçoit la structure de la langue chinoise et comprend à quel point elle diffère de toutes les langues européennes et méditerranéennes.

Fréret fut en effet fasciné par cette écriture qu'il eut l'intelligence de ne pas considérer comme un ensemble d'« images » étranges, mais dans laquelle il finit par comprendre l'importance de ces « clés » ou « radicaux » permettant de classer les mots dans les dictionnaires ; il présentera plus tard (après la mort d'Arcade) sa découverte – celle des sons (qu'il s'efforçait de prononcer) - et celle des graphies - lors d'une séance de l'Académie des Inscriptions (d'abord le 6 décembre 1718, puis deux ans plus tard en 1720).

Il se montrait en effet ému lorsqu'Arcade lui récitait des poèmes, et bien que pour lui certains sons du chinois (Arcade parlant la langue commune, la langue du Nord), ait « quelque rapport avec le meuglement d'un veau ou le hurlement d'un chien enfermé », il reconnaissait que « quoyque désagréable pour nous », ils affectaient « les oreilles chinoises d'une impression de plaisir ».

Il soulignait aussi l'importance de lier la langue aux faits de civilisation et donc la nécessité d'étudier cette dernière, car « la connaissance des signes suppose celle des choses signifiées ». Il tire surtout de son apprentissage un précepte dont nul ne contestera la pertinence : « l'expérience de l'ouye » est indispensable.

Telle est la réelle valeur du travail de Fréret fondé sur ses échanges avec l'interprète : sortant complètement du cadre qui a été celui de son éducation, il tente de comprendre l'articulation logique de cette langue, sans établir aucun lien avec la structure du grec ou du latin. Son approche, qui ne

prétend à aucun jugement, est uniquement descriptive et non prescriptive ; ce faisant, et bien que ses « catégories » semblent aujourd’hui pour le moins vieillot, il fut l’un de ceux qui posèrent ainsi, sans le savoir, les germes de la linguistique.

Pendant ce temps – mais Fréret, pris par d’autres affaires, y prêta-t-il attention ? – son ami Arcade commençait à graver sur bois les premiers caractères chinois (qu’Etienne Fourmont allait utiliser plus tard pour sa *Grammatica sinica* publiée en 1742), comme en témoigne le célèbre graveur sur bois Jean-Michel Papillon (1698-1776) en son *Traité historique et pratique de la gravure sur bois* publié à Paris en 1766 (vol. I, p. 313) :

« Vers la fin du règne de Louis XIV, un jeune sçavant Chinois, nommé Hoam-ge, & Graveur en bois d’environ dix-huit ans, fut amené en France par des Missionnaires jésuites ; il avait été converti à la Foi et sçavait le latin ; il vint voir mon Père avec un père jésuite qui l’accompagnoit & lui servoit d’interprète, & lui demanda l’agrément de le voir graver, dans l’intention sans doute d’en profiter pour se perfectionner. Je parlerai dans le manuel de mon Art de l’outil dont il se servoit, & de la manière singulière avec laquelle il le tenoit pour graver. Ce jeune homme fut voir à même dessein feu V. Le Sueur [Vincent Le Sueur 1668-1643, autre artisan graveur parisien]. M. l’abbé Bignon lui fit avoir une pension, & l’attacha à la Bibliothèque du Roi. Il composa plusieurs Mémoires, & avoit déjà gravé en bois nombre de caractères chinois, lorsque, quelques années après, il vint à mourir. Sur ces Mémoires, M. Fourmont, l’aîné, composa sa Grammaire & son Dictionnaire Chinois. Il m’a montré plusieurs fois des épreuves des caractères qu’il avoit gravés. Le roi Louis XV a déjà fait graver de même en bois plus de cent mille caractères chinois destinés à l’impression de cette Grammaire & de ce Dictionnaire ».

Ainsi furent semées quelques premières graines ; modestes, vite oubliées ou critiquées, elles n’en contribueront pas moins, cent ans plus tard, à la naissance de la sinologie européenne.

Bibliographie

Danielle Elisseeff-Poisle (1978), *Nicolas Fréret (1688-1749). Réflexions d’un humaniste du XVIII^e siècle sur la Chine*, Paris, Collège de France, Institut des hautes Etudes chinoises, Vol. XI.

Isabelle Landry-Deron (2007), « Confucius au cœur des polémiques sur la scène européenne au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles ». In Flora Blanchon et Rang-Ri Park-Barjot (éds.), *Le nouvel âge de Confucius*, Paris : Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, p. 155-160.

Cécile Leung (2002), *Etienne Fourmont, 1683-1745 : Oriental and Chinese languages in eighteenth-century France*, Louvain, Leuven University Press.